

5. *Ad nauseam*

Violaine Forest

Number 808, May–June 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93378ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Forest, V. (2020). 5. *Ad nauseam*. *Relations*, (808), 42–43.

5. *Ad nauseam*

Texte: **Violaine Forest**

Photo: **Benoît Aquin**

Il a toussé toute sa vie. Toute sa vie, il a craché le poison blanc de ses poumons brûlés ; il est mort maintenant. C'est bien, il avait honte d'être malade, cela lui faisait peur. Il avait des yeux dans sa tête, des yeux et des corps dans un trou qu'il n'arrêtait pas de remplir, de vider ; les corps, il les recouvrait de chaux. C'est elle qui a brûlé ses poumons.

Sa peau devenue grise, ses yeux violets d'insomnie à crier. Allez comprendre pourquoi il a fait ça. Il était comptable ; il n'avait jamais fait de mal. Pas même à un poulet, c'est sa mère qui le faisait. Il n'avait jamais porté de lourdes charges. Ça aussi sa mère le faisait, le foin, le blé. Il avait toujours les mains propres, un mouchoir de poche soigneusement plié à portée de main. Il épongeait aussitôt sa sueur, mesurait ses gestes, touchait à peine la nourriture ; il était devenu ce monstre qui enfournait les autres, portait des sacs de chaux, des cadavres d'enfants sur son dos, parfois, pour aller plus vite, il les tirait par deux. Les bassins se disloquaient parfois. Pas de chair, pas assez de muscles, pas assez de tendons, les corps se brisaient comme des pantins de bois.

À mains nues, mon père a fait ça, sans masque ; les cadavres, la chaux, l'horreur vue de ses yeux même. À pleins poumons, à pleine bouche, il a fait ça toute sa vie, il s'est tu. Il a toussé, il a gémé dans son sommeil, il prenait des coups.

Plus tard quand j'ai su pour ses poumons, la brume blanche, la poussière de chaux, tout a recouvert mon enfance, ma vie adulte, le lit de ma mère, sa tombe. Elle a dormi avec tous ces cadavres sans le savoir. Ça, elle ne l'a pas supporté pas plus que les os secs et cassants de mon père, avec le sombre au milieu de lui, comme un trou. Elle a dormi. Un soir, elle n'a pas voulu se réveiller. Son corps était froid mais son oreiller encore humide, elle pleurait en dormant pour ne pas le contrarier, pour ne pas le réveiller, elle est morte la nuit.

Je n'aime pas la craie des tableaux, la poussière sur les meubles, tout ce blanc qui se déplace. Nous n'avions le droit ni de nous plaindre, ni de nous salir. Je pense qu'il aurait voulu que nous n'existions pas. Nous ne pouvions le regarder, ses yeux roulaient dans tous les sens puis fixaient un point pendant des heures. Nous sortions dès que possible, il ne voulait pas que nous creusions la terre. Nous pouvions rester à rien faire. Ne rien faire, rester immobiles, ce n'était pas rien, car nous restions dans la crainte, notre rôle était de rester immobiles et d'avoir peur. Ce n'est pas rien ! Ça compte, il me semble.

La crise demeure à l'intérieur, il n'y paraît rien. Les mains mêmes ne bougeaient pas, elles s'appuyaient au même endroit sur le corps rigide. Peut-être un léger soulèvement des orteils ; pas des femmes en talons invisibles mais quelque chose de cette nature dans la démarche, à peine plus rapide. Sans toucher le sol. 🌀

Dalandzadgad, Mongolie, 2002

